

et c'est seulement par l'immixtion physique que les races changent et se renouvellent. Reste enfin la période byzantine. Or, on peut affirmer, en présence de l'histoire, que celle-ci, pas plus que les périodes précédentes, n'eut d'action extérieure et physique sur la population de l'Égypte, bien que l'usage vulgaire de la langue grecque (très-grossière et très-corrompue) se fût répandu dans toute l'Égypte, et même jusqu'en Nubie. Le christianisme, commun aux Égyptiens et aux Grecs d'Orient, fut entre eux plutôt une barrière nouvelle qu'un lien et un rapprochement; car on sait quelles persécutions et quelle haine profonde suscita le schisme d'Eutychès, condamné à Constantinople et conservé par les Égyptiens. Cette haine contre Byzance fut telle qu'elle poussa les Coptes au-devant de la conquête arabe, et ouvrit aux musulmans les portes de l'Égypte.

On voit qu'à toutes les époques, depuis Cambyse jusqu'au temps de Mahomet, la nation égyptienne s'était maintenue intacte vis-à-vis de ses maîtres extérieurs. Elle fut conquise, non entamée. La politique et la religion l'entourèrent d'un double rempart derrière lequel elle conserva son culte, sa langue, ses usages, sa nationalité tout entière. Cette barrière, les Arabes seuls l'ont renversée. Ils l'ont renversée en couvrant le pays de leurs tribus, qui s'y établirent à demeure, qui imposèrent à la grande masse des habitants le culte de leur prophète, qui partout se mêlèrent avec la population indigène des villes et des campagnes, qui, en un mot, traitant le pays en terre conquise, y implantèrent, en même temps que l'islamisme, leurs mœurs, leurs usages et leur langue. C'est ainsi qu'en quelques siècles la nation égyptienne s'est transformée en un peuple arabe, ou, pour parler plus exactement, en un peuple métis qui tient à la fois, au moral aussi bien qu'au physique, de l'Arabe et de l'Égyptien. Les Coptes sont les seuls qui se soient soustraits à cette absorption graduelle en restant chrétiens et en acceptant la position de raïas. La différence des religions, qui interdit le mélange du sang entre les deux races, est la dernière et la seule garantie qui protège le faible reste de ce qui fut autrefois un si grand peuple.

Le précieux ouvrage où M. Lane a décrit les mœurs des Égyptiens modernes renferme un très-bon mémoire sur les Coptes. Nous ne pouvons mieux faire que d'en tirer, en le resserrant, ce qu'il importe de savoir de ce peuple avili et dégradé, mais encore intéressant à tant d'égards.

M. Lane fait observer que les Coptes ont une si grande aversion pour quiconque n'est pas de leur race, et une telle répugnance à nouer des rapports intimes avec les étrangers, qu'il désespéra longtemps de pouvoir se procurer des notions certaines sur leur état religieux et social. Il fut enfin assez heureux pour rencontrer ce qu'il avait fini par croire introuvable, « un Copte d'un esprit libéral et intelligent; » et c'est à lui qu'il a dû la plupart des renseignements contenus dans son mémoire.

Dans la conformation extérieure et la physionomie des Coptes, on est frappé de quelques points de ressemblance avec les anciens Égyptiens, tels que ceux-ci sont figurés dans les représentations des tom-

beaux et des temples, bien qu'on puisse reconnaître aussi de notables différences. « Le peuple, dit M. Lane, qui présente aujourd'hui le plus de ressemblance avec les anciennes figures égyptiennes, ce sont les Noubas¹. Après ceux-ci, ce sont les Abyssins; les Coptes ne viennent qu'en troisième. Ces derniers diffèrent assez peu, au total, de la généralité des musulmans d'Égypte, lesquels, étant principalement issus d'Arabes et de Coptes convertis à l'islamisme, ont plus ou moins gardé quelque chose du type copte. J'ai parfois eu quelque peine à reconnaître une différence entre un Copte et un musulman d'Égypte, en dehors d'une certaine expression de physionomie sombre et concentrée qui généralement distingue le premier; les musulmans eux-mêmes y sont souvent trompés, quand ils voient un Copte en turban blanc. On trouve chez le Copte les mêmes nuances de teint que chez le musulman, selon les différentes latitudes, nuances qui passent graduellement du jaunâtre pâle² au bronze et au brun. Chez le Copte, l'œil, toujours noir, est généralement grand et allongé, l'angle extérieur légèrement relevé; le nez est droit, arrondi à l'extrémité, et les narines dilatées; les lèvres assez fortes, les cheveux noirs et bouclés. La taille est communément au-dessous de la moyenne, ce qui était aussi le cas des anciens Égyptiens, à en juger par les momies. Leurs femmes, celles des hautes classes et des classes moyennes en particulier, se noircissent le bord des paupières avec le keuheul; celles des basses classes se tatouent en bleu le visage, les mains, etc., de la même manière que les autres femmes égyptiennes, sauf qu'elles font généralement entrer la croix parmi ces ornements. La plupart des Coptes font circoncire leurs fils, coutume bien antérieure à l'arrivée des Arabes, comme on le voit par Hérodote.

L'habillement des Coptes est semblable à celui des musulmans d'Égypte, si ce n'est que leur turban est noir ou bleu, ou bien encore d'une couleur grisâtre ou brun clair. Les femmes coptes se voilent la face, non-seulement en public, mais aussi dans leur maison, même en présence de leurs proches parents. Les jeunes filles, et les femmes de la classe inférieure, portent généralement en public le voile blanc; le voile noir n'est porté que par les femmes mariées des classes supérieures. Beaucoup, toutefois, adoptent le voile blanc, par le désir qu'elles ont d'imiter les femmes musulmanes.

À l'exception d'un très-petit nombre, qui professent la communion grecque ou romaine, les Coptes sont chrétiens jacobites, ou, comme on dit encore, eutychiens, monophysites, ou monothélites. On sait que la secte à laquelle Eutychès a donné son nom ne reconnaît dans Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine. Les Coptes ont de nombreuses écoles, mais pour les garçons seulement. On leur apprend à lire les Psaumes, les Évangiles et les Épîtres en arabe et en copte. On ne leur enseigne pas le copte grammaticalement, aussi est-il très-rare de rencontrer un Copte qui sache écrire ou parler sa

¹ Par ce nom, M. Lane entend évidemment désigner les habitants de la vallée du Nil, dans la basse Nubie, entre la première et la seconde cataracte. Ce sont des Barabra ou Berbers.

² C'est le ton de peau jaunâtre et fumeux dont parle Volney. L'observation, on le voit, ne s'applique qu'aux Coptes du nord.

langue natale correctement et couramment. Très-peu d'entre eux peuvent faire plus que de réciter ce qu'ils ont appris par cœur des Écritures et de la liturgie. Le copte tomba peu à peu en désuétude après l'invasion de l'Égypte par les Arabes. Au milieu du IX^e siècle, 200 ans après la conquête, c'était encore, à ce qu'il semble, la seule langue que comprit la généralité des Coptes; mais le X^e siècle ne s'était pas écoulé, que la plupart des habitants de la basse Égypte avaient cessé de le parler et de le comprendre. Il se maintint beaucoup plus longtemps comme langue vivante dans le Saïd. Au rapport de Makrizi, les femmes et les enfants des Coptes ne parlaient guère d'autre langue de son temps (c'est-à-dire vers la fin du XI^e siècle et le commencement du XII^e) que le copte-saïdi, bien qu'ils fussent aussi familiers avec le grec. Mais bientôt après, on voit la langue copte tomber aussi en désuétude dans la haute Égypte, et l'arabe prendre sa place. Tous les Coptes qui ont été instruits à l'école disent encore leurs prières en copte, et c'est dans cette langue que les prêtres lisent les Écritures à l'église; mais elles sont expliquées en arabe. Beaucoup de livres à l'usage des prêtres et des laïques sont écrits en langue copte, mais en caractères arabes.

Un des traits les plus remarquables du caractère des Coptes est la haine qu'ils portent aux autres sectes chrétiennes; l'aversion des musulmans pour les infidèles n'en donne qu'une faible idée. Ils sont, généralement parlant, d'un caractère sombre, très-avares, dissimulés à un degré incroyable, rampants ou insolents selon la fortune; race très-peu recommandable, au total, et qui donnerait une triste idée du peuple dont ils descendent, si une pareille disposition morale n'était pas l'inévitable résultat d'un régime d'oppression et d'abaissement. Ils ont tous les vices des esclaves: ignorants, fourbes, sans foi ni conscience, n'ayant d'autre pensée que le gain, d'autre jouissance que les plaisirs grossiers. Tel est le portrait que l'informant de M. Lane lui a fait de ses coreligionnaires, et les autres voyageurs n'en ont pas reçu une idée plus favorable. C'est parmi eux que se recrutent communément les hommes d'affaires, les receveurs et les écrivains.

3^o *Les Turcs.* L'analogie morale pourrait placer le nom des Juifs après celui des Coptes, et la communauté de croyance appellerait aussi à leur suite les autres chrétiens d'Égypte; mais la suprématie politique doit donner le pas aux Turcs. Depuis le temps de Sélim (1517), ils sont les maîtres du pays, mais ils n'y ont jamais été nombreux. On évalue à 10 ou 12 000 au plus le chiffre de la population turque de l'Égypte; population essentiellement mobile et transitoire. Ils ne se sont jamais mêlés à la masse du peuple, qu'ils méprisent, et dont ils sont détestés; ils sont restés cantonnés dans les emplois civils et militaires; encore ils n'y ont eu depuis longtemps que peu ou point d'influence, supplantés qu'ils avaient été par les Mamelouks avant l'expédition française, et, depuis, tenus à distance par le génie régénérateur de Mohammed-Ali.

4^o *Les Levantins.* Sous le nom de Levantins, on désigne communément tous les Arabes chrétiens de l'Égypte, en dehors des Coptes.

Les uns se rattachent à des familles établies de temps immémorial dans le pays, les autres s'y sont établis à des époques plus ou moins récentes. Il y a parmi ces derniers beaucoup de Syriens, d'Arméniens et de Grecs. Ceux-ci ont gardé entre eux l'usage de leur langue nationale; mais les premiers ne parlent que l'arabe, que les autres comprennent et parlent aussi. Ils ont de plus, dans leurs rapports d'affaires avec les Européens, une sorte de jargon mi-partie grec et italien, qu'on appelle *lingua franca*. La plupart des Levantins sont adonnés au commerce ou font la banque; il y a parmi eux de très-riches maisons. Quoique chrétiens, ils se rapprochent beaucoup des musulmans par leurs usages domestiques et toutes les habitudes de la vie intime. Un voyageur instruit et spirituel, M. Bayle-Saint-John, a esquissé, dans un amusant volume, le tableau domestique des Levantins du Caire (*Two year's Residence in a Levantine family*, 1850).

5^o *Les Francs.* De tout temps il y a eu des Européens établis à Alexandrie, sous la protection de leurs consulats respectifs, et même une partie de ces familles européennes, commerçantes pour la plupart, étaient souvent comprises dans la classe des Levantins; mais le nombre s'en est beaucoup accru depuis Mohammed-Ali. Leur condition, cela va sans dire, s'y est en même temps singulièrement améliorée. Ce sont aujourd'hui des Européens, des Français surtout, qui occupent la plupart des hautes positions dans les travaux publics et dans l'enseignement ou la direction scientifiques. A cet égard, une révolution complète s'est accomplie. « La conviction de la supériorité européenne, disait il y a vingt ans M. Edward Robinson, le savant auteur des *Biblical Researches*, s'est maintenant répandue parmi le peuple; les préjugés et le mépris que l'ignorance musulmane professait à l'égard des chrétiens se sont (en Égypte du moins) affaiblis en proportion, et tendent à disparaître. Aujourd'hui les Francs peuvent se promener seuls dans les rues du Caire, aussi bien qu'à Constantinople et dans les autres villes de l'Orient, sans avoir à craindre ni insultes ni empêchement; tandis qu'il y a quelques années à peine ils auraient été assaillis d'injures, sinon de pierres. S'ils voyagent dans l'intérieur, ils sont reçus partout avec politesse, et même avec empressement. »

6^o *Les Juifs.* On estime qu'il y a en Égypte environ 6 ou 7 000 juifs. Le nom, en arabe, est *Yahoud* au pluriel, au singulier *Yahoudi*. La plupart demeurent au Caire, où ils occupent un quartier sale et misérable. Beaucoup sont riches, cependant. Ici comme partout, le commerce est leur grande affaire. On leur reproche d'être sales et négligés dans leurs vêtements. La couleur de leurs turbans est la même que pour les Coptes. Leurs femmes se voilent le visage, et rien, extérieurement, ne les distingue des femmes coptes ni des levantines. Les juifs ont huit synagogues dans leur quartier du Caire.

7^o *Les Barâbra ou Berbérins.* Cette classe peu considérable de la population de l'Égypte est exclusivement confinée dans les parties les plus méridionales du Saïd, où elle occupe un certain nombre de villages. Rien ne les distingue de ceux qui forment le fonds principal de la population de la vallée du Nil nubien, immédiatement au-dessus

d'Assouân. On a remarqué qu'ils présentent dans leurs traits, et dans la manière dont ils disposent leurs cheveux, une très-grande ressemblance avec les figures égyptiennes des monuments. Beaucoup d'entre eux, sous la dénomination de *Barâbra* (qui est la forme plurielle du nom) viennent exercer au Caire les métiers de porteurs d'eau, de commissionnaires, etc., et il s'y sont faits une excellente réputation de fidélité.

Le chiffre de la population. Dans un pays où il n'est fait ni statistiques, ni dénombrements, si ce n'est par des procédés très-grossiers, on conçoit qu'il ne faut rien attendre qui ressemble à un relevé tant soit peu sûr du chiffre de la population. Aussi les estimations en sont-elles très-diverses. Napoléon, en 1798, la portait à un peu moins de 2 500 000; M. Lane, en 1835, à 2 000 000 au plus; sir G. Wilkinson, en 1847, à 1 800 000. Cependant les données recueillies vers 1838 par un homme à portée d'être aussi bien renseigné que possible, notre compatriote Clot-Bey, se rapprochent beaucoup plus du chiffre de Napoléon. Nous les consignons ici, sous toute réserve bien entendu.

Fellâhs et autres Arabes d'Égypte	2 600 000	Francs.....	7 000
Turcs	12 000	Esclaves nègres.....	20 000
Coptes	150 000	— abyssins.....	5 000
Barâbra	5 000	— tcherkesses.....	5 000
Juifs	7 000	Bédouins.....	70 000
Levantins (Syriens, Grecs, Arméniens, etc.).....	10 000	Total approximatif....	2 891 000

Sur les Bédouins, inclus ici dans la population égyptienne, nous rappellerons notre remarque précédente (V. p. 938), et nous ferons observer en outre que le chiffre attribué aux Européens est maintenant bien au-dessous de la réalité. La grande incertitude, en définitive, porte sur l'estimation des musulmans en général, et en particulier des Fellâhs.

Les esclaves figurent encore dans ce tableau, bien que l'esclavage ait été aboli en droit; mais, en fait, des réserves ayant été faites pour les individus à l'état d'esclavage au moment du décret d'abolition, on continue à vendre sous le couvert de cette exception, mais plus cher et secrètement.

Diodore (I, 31) dit que de son temps la population de l'Égypte se montait à 3 millions d'âmes, et qu'elle avait été de 7 millions sous les Ptolémées. Ce dernier chiffre, sans être impossible, paraît bien fort si on le rapproche de la superficie cultivable du pays, même en la mettant au plus haut (V. p. 897). Le chiffre actuel de 2 900 000 dépasse déjà la proportion moyenne de la population de la France par rapport à l'étendue de son territoire. Il est vrai qu'au temps des Pharaons et des Ptolémées, la surface cultivée de l'Égypte a pu être double au moins de ce qu'elle est aujourd'hui, ce qui conduit, toute proportion gardée, au chiffre de 6 000 000 d'âmes. C'est tout ce qu'on peut dire sur ce sujet.

§ 10. *Langue et Littérature.* — La langue de l'Égypte est l'arabe; les autres idiomes que l'on y parle, même le turc, ne sont que des

exceptions. Sur l'arabe en général et les parties de son vocabulaire les plus nécessaires à un voyageur, nous n'avons rien à ajouter à ce qui en a été dit dans les généralités de la Syrie (p. 591 et suiv.). Nous nous bornerons ici à quelques remarques particulières, en renvoyant pour plus de détails au livre de M. Lane.

La métropole de l'Égypte conserve la réputation qu'elle a eue pendant des siècles, d'être la meilleure école de la littérature arabe en général, et en particulier de la théologie musulmane ainsi que de la jurisprudence. Le niveau des études s'est fort abaissé chez les Arabes, mais moins au Caire qu'ailleurs; aussi la renommée des professeurs de cette grande cité est-elle encore sans rivale, et sa grande mosquée, el-Azhar, continue d'attirer une multitude d'étudiants de toutes les parties du monde musulman. C'est la première Université de l'Orient.

L'arabe que parlent au Caire les hautes classes et les classes moyennes est généralement inférieur, au point de vue de la correction grammaticale et de la prononciation, aux dialectes de l'Arabie, surtout à ceux des Bédawi; mais il est très-supérieur aux dialectes syriens, et plus encore à ceux du Moghreb.

Il y a au Caire beaucoup de grandes bibliothèques; la plupart sont attachées aux mosquées, et elles se composent principalement d'ouvrages de théologie, de jurisprudence et de grammaire. Plusieurs riches marchands, et d'autres personnes ont aussi de bonnes bibliothèques. Nombre de professeurs, sans parler des simples copistes, sont employés à reproduire les manuscrits. Le prix courant pour une main ordinaire est de 4 piastres, un peu plus ou moins (80 centimes), par *karra* ou cahier de vingt pages de format in-4°, chaque page de 25 lignes à peu près. Le prix s'élève si l'écriture est élégante; il est double avec les points-voyelles.

En dehors des classes qui font de la littérature une étude de profession ou une préparation à quelque carrière libérale, l'instruction est faible et très-peu répandue. Dans la classe des négociants, les plus instruits savent lire et écrire, mais c'est à peu près tout; beaucoup se contentent de la lecture et ont des gens à gage pour leurs écritures. Les classes inférieures et les Fellâhs sont hors de question. Le temps ne permet pas encore d'apprécier pleinement ce que pourra faire pour l'instruction générale l'impulsion que lui a donnée le grand réformateur.

§ 11. *Mœurs, usages. Conteurs, danseuses, psylls.* — Presque tout ce que nous avons dit des mœurs turques en général, p. 317 à 331, est applicable à l'Égypte, et ce que celle-ci présente de particulier au point de vue des costumes, des mœurs, etc., a trouvé sa place ci-dessus, dans notre paragraphe 9. A ce que nous avons dit p. 322 à 327, des bains, des cafés, des bazars turcs, des principaux amusements, des derviches tourneurs et hurleurs, il ne nous reste à ajouter que quelques détails sur certaines représentations auxquelles les voyageurs auront sans doute l'occasion d'assister au Caire, ou dans d'autres localités de l'Égypte: nous voulons parler des *conteurs*, des *danseuses*, des *chanteuses* et des *psylls*.

Conteurs. On trouve ordinairement dans les cafés arabes une espèce

d'orateur qui raconte ou chante une histoire merveilleuse ou un roman populaire. Quoique ces récits soient peu variés, ils n'en captivent pas moins toujours l'attention et l'intérêt des auditeurs. La parole des conteurs est animée, leur geste expressif, le ton habituel du récit est une sorte de demi-récitatif. Ils s'accompagnent ou se font accompagner d'un instrument à cordes, comme d'une basse continue sur laquelle la voix se détache avec plus de force et d'éclat. Ces conteurs forment une corporation partagée en plusieurs catégories, à chacune desquelles est attribuée une classe de récits dont le conteur ne doit pas sortir. Trois romans poétiques font principalement les frais de leurs récits: les Aventures d'Abou-Zeïd, le Roman de Zahir et l'histoire d'Antar. Quelquefois le maître du café paye les conteurs pour attirer la foule; mais en général leur rétribution repose sur la générosité des auditeurs.

Danseuses et chanteuses. Un divertissement de plus haut goût et d'une nature plus intime est celui des danseuses (*ghaziyéh*). Elles appartiennent à une tribu particulière appelée Ghawâzi. Les voyageurs les ont souvent confondues avec les chanteuses (*alméh*, plur. *awâlim*), avec lesquelles elles n'ont rien de commun, si ce n'est que les unes et les autres sont également appelées dans l'intérieur des maisons des riches pour y faire montre de leurs talents. A certains égards les danseuses ont une réputation beaucoup plus fâcheuse que les chanteuses; ce sont, à vrai dire, les courtisanes avouées du Caire. Là, comme partout, il y en a de toutes les classes. Celles du premier rang sont très-belles, très-parées, et naturellement les représentations qu'elles vont donner chez les grands ou les étrangers se payent en proportion. Elles dansent par groupes de deux ou de quatre; néanmoins quoiqu'elles mettent une certaine symétrie dans leurs mouvements, il ne faudrait pas s'attendre à les voir former des figures et des tableaux réguliers.

Lorsqu'elles se présentent sur le *dourka*, elles commencent à faire quelques pas en agitant au-dessus et autour de leur tête de petites cymbales de cuivre, qu'elles tiennent du pouce et du médium de chaque main et dont elles jouent avec beaucoup d'expression. Ce prélude achevé, la danse commence. Alors les jambes demeurent immobiles, de même que la partie supérieure du corps, excepté les bras qu'elles écartent, qu'elles arrondissent, qu'elles baissent ou élèvent, suivant les diverses phases du sentiment lascif qui semble les animer. Agitées par une trépidation incessante, que tour à tour elles accélèrent avec une audacieuse énergie ou ralentissent languissamment, les hanches et les reins, assouplis à tous les mouvements, expriment sans retenue toutes les sensations physiques; c'est le *vibrabunt sine fine prurientes lascivos docili tremore lumbos* des filles de Gadès, tel que le décrit Martial. Elles ont du reste plusieurs espèces de danses. L'une, c'est la plus hardie et la plus brutale, est exclusivement empreinte du génie égyptien; une autre, mêlée de quelques pas, paraît combinée avec la danse grecque; une troisième est connue sous le nom de danse des guêpes (*nahléh*). Les danseuses feignent d'avoir été piquées par l'insecte, et au milieu de leurs mouvements elles le cherchent sur toutes les parties du corps, se dépoillent un à un de leurs légers vêtements, dont elles ne conservent qu'un voile transparent et mal as-

sujetti. Quand la danse est arrivée à son plus haut point d'excitation, il y a des moments de repos pendant lesquels les danseuses viennent agacer les spectateurs. Leurs provocations s'adressent surtout au principal invité. Une manière galante de témoigner sa satisfaction est d'humecter du bout de la langue de petites pièces d'or qu'on leur applique au front, sur la gorge, sur les bras, etc.

Ces danseuses sont de toute antiquité en Égypte, car on les voit représentées sur les monuments des Pharaons.

Psylles. Nous ne dirons rien des diverses sortes de baladins, escamoteurs, théâtres de marionnettes, etc., qu'on peut rencontrer dans les rues du Caire et qui ressemblent beaucoup à ceux de nos villes; mais une classé d'hommes qui, sans être absolument particulière à l'Égypte, s'y voit maintenant plus habituellement qu'ailleurs, est celle des charmeurs de serpents. En ceci, comme en bien d'autres prodiges, le charlatanisme peut sans doute se mettre souvent de la partie; néanmoins il reste des cas, et en grand nombre, où toute supercherie a paru impossible, et où les *psylles*, comme les anciens les nommaient, semblent exercer sur les reptiles une fascination véritable. L'industrie de ces hommes est de reconnaître si des serpents sont cachés dans une habitation, de les évoquer, de les attirer à eux, et d'en débarrasser la maison. En apparence, ils semblent n'employer pour cela qu'une simple formule: « Je vous adjure, au nom d'Allah; que vous soyez au-dessus de nous ou au-dessous, sortez. Je vous adjure par le plus grand des noms. Si vous obéissez, montrez-vous; si vous n'obéissez pas, mourez! mourez! mourez!» Et alors on voit le serpent sortir, ou du plafond, ou des fissures de la muraille, et se laisser prendre par le charmeur, qui le met dans son panier et l'emporte. Quelque explication qu'on donne du fait, la réalité en a été souvent constatée.

Nous aurions encore bien des détails de mœurs intéressants à signaler au voyageur, tels que les cérémonies des mariages, des enterrements, les *mariages à la copte*, ces singuliers contrats où l'on prend une femme pour un mois, deux mois, et dont quelques Européens ont même profité; les fêtes religieuses, celle du Khalig ou de l'inondation, celle du Dosséh (piétinement) où le cheikh des derviches saadites passe à cheval sur une foule de fanatiques étendus sur le sol, etc., etc, mais on comprend que de pareils tableaux nous entraîneraient trop loin. Ce sont de ces choses qu'il vaut mieux voir que lire. On trouvera d'ailleurs des détails amusants sur tous ces sujets dans la plupart des ouvrages des voyageurs pittoresques (Gérard de Nerval, Maxime du Camp, Alexandre Dumas, etc. etc.).

Section V.—Manière de voyager, saison favorable, hygiène, etc.

§ 1.—Communications maritimes, chemins de fer, poste.—Trois services réguliers de paquebots à vapeur sont établis entre l'Europe et l'Égypte. Les *Messageries impériales françaises* envoient tous les 15 jours un paquebot direct de Marseille à Alexandrie, touchant à Malte, trajet en 7 à 8 jours, et réciproquement d'Alexandrie à Marseille. La